



De l'écologie à l'écocritique

Alexandre Gefen

► To cite this version:

| Alexandre Gefen. De l'écologie à l'écocritique. Revue Esprit, 2021, 472, pp.146–150. hal-03508328

HAL Id: hal-03508328

<https://hal.science/hal-03508328>

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'écologie à l'écocritique

Pas plus que la politique, l'économie ou la philosophie, la littérature n'a été exemptée d'un tournant écologique qui a transformé en quelques générations le rapport au monde de l'Occident : allant à l'encontre d'une longue tradition faisant de la littérature la mise en scène du conflit des « hommes en action » (Aristote), la critique s'est mise à découvrir l'importance, massive et ancienne, du monde naturel et animal chez les écrivains. Si les littératures d'intervention contemporaines qui dénoncent l'industrialisation de l'animal (Jean-Baptiste Del Amo dans *Règne animal* ou Arno Bertina dans *Des châteaux qui brûlent*) ou les expérimentations littéraires cherchant à réfuter le « spécisme » en nous faisant vivre la vie d'un arbre (*L'Arbre-Monde* de Richard Powers) ou d'un animal (*À la table des hommes* de Sylvie Germain, adopte le point de vue d'un cochon, *Tombouctou* de Paul Auster celui d'un chien, etc.), en sont les pointes les plus spectaculaires, l'écologie est en passe de devenir une grille herméneutique essentielle pour la critique littéraire. Trouvant sa source dans le préromantisme de Jean-Jacques Rousseau et le transcendantalisme américain d'Emerson, l'écologie littéraire y est irréductible, comme la parution récente de plusieurs travaux importants en langue française tend à le montrer : je pense ici aux travaux déterminants du belge Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, 2015 et *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Corti, 2020, mais aussi à la belle enquête de Sébastien Baudoin, *Aux origines du nature writing*, Le mot et le reste, 2020 ou à celle de Sara Buekens, *Émergence d'une littérature environnementale. Gary, Gascar, Gracq, Le Clézio, Trassard à la lumière de l'écopoétique*, Droz 2020.

Si la « géopoétique » inventée par Michel Deguy et Kenneth White ou « l'écopoétique » restent centrées sur l'étude formelle des moyens par lesquels la littérature représente l'environnement, l'écocritique, version moderne de la critique de la culture riche de résonances politiques au sens de Cassirer et de Benjamin possède une dimension militante que l'on retrouvera en France chez un Bruno Latour, sa figure de proue contemporaine. Née aux USA dans les années 90, à travers le travail Lawrence Buell, elle participe des études culturelles et vise à décrire aux formes de domination humaine sur l'environnement, le « racisme environnemental », selon une formule de Deane Curtin et se trouve souvent alliée à d'autres luttes (en particulier l'écoféminisme qui souligne la place particulière des femmes dans le partage nature/culture ou l'écologie postcoloniale qui interroge les liens entre colonialisme et exploitation extractiviste des ressources et prone une écologie « transculturelle »). Mais loin d'être uniquement anglo-saxons, les penseurs autant que les écrivains de l'écocritique sont souvent français : dans un essai paru en 2017 (*French Écocritique : Reading Contemporary French Theory and Fiction Ecologically*), Stéphanie Posthumus a ainsi montré la cohérence théorique unissant Félix Guattari et Marie Darrieussecq, Michel Serres et Marie-Hélène Lafon, Bruno Latour et François Rufin ou encore Jean-Marie Schaeffer et Michel Houellebecq, couple auquel on pourrait ajouter celui de Maylis de Kérangal et Baptiste Morizot.

La première tâche de l'écologie critique, thématique, si l'on veut est rendre de l'importance aux représentations des animaux et de l'environnement en rendant leur intérêt à des textes négligés (le magnifique *Flush* de Virginia Woolf, biographie fictive de la poétesse Elizabeth Barrett Browning vue par son cocker, les romans un peu oubliés de Marie Borrély ou ceux de Maurice Genevoix) ou à des auteurs dont leur passion pour la nature fait rétrospectivement

des précurseurs (Pierre Gascar). C'est toute une autre histoire littéraire qui naît lorsque l'on déroule un tel fil : chez ces écrivains, parmi tant d'autres, la nature est non seulement la source profonde de l'inspiration littéraire, l'objet de l'action et pas seulement son décor, mais participe pleinement des formes de son humanisme, au sens inclusif que lui donnait par exemple un Jacques Derrida. Cette attention est particulièrement aiguë, montre Pierre Schoentjes dans son dernier ouvrage, pour une littérature contemporaine qui depuis quelques décennies, s'est tournée vers le réel et a cherché à renouer des liens sociaux et culturels fragilisés : l'environnement est au cœur des œuvres de Jean Rolin ou de Sylvain Tesson, essentiel à celles d'Alice Ferney, Maylis de Kerangal, Guillaume Poix, Laurent Mauvignier ou encore Maryse Condé en francophonie. Non seulement l'écologie nous conduit à revoir à nouveau frais le canon littéraire, mais elle encourage une création littéraire et critique innovante, qui a ses maisons d'éditions (comme Wilproject), ses prix (le Prix du Roman d'Écologie dont *Esprit* est partenaire et qui a récemment couronné Serge Joncour pour son roman *Chien-Loup* ou le prix littéraire François Sommer décerné au Musée de la chasse et de la nature), ses festivals (le Festival du livre et de la presse d'écologie).

Plus que n'importe quelle autre question, celle de la nature démontre le pouvoir de l'imagination littéraire, dans sa capacité à faire voir et même à faire parler ce que Jakob von Uexküll nommait les *Umwelt*, les mondes propres des non-humains, sans les réifier ou les anthropomorphiser. Les écritures contemporaines de la nature visent de repenser les modalités du récit pour tenter de combler la césure moderne entre l'homme et son environnement, en évitant de penser la nature comme un miroir de l'homme ou à en faire un espace cultivé, civilisé, aliéné par l'animal humain, dans la filiation des anthropologies modernes combattant l'ethnocentrisme, exemplairement illustrées par le travail d'un Philippe Descola, elles tendent à dénaturer les césures et à modifier les points d'observations, sans jamais perdre conscience de la dimension utopique de leur rêve de réconciliation. Ainsi, dans ce que la philosophe française Anne Simon a proposé de nommer « zoopoétique », loin d'être amusante ou anecdotique, loin d'embrasser des genres ou des styles préconçus, le fait de donner voix à des animaux ou d'inventer des créatures hybrides (pensons au narrateur mi-homme, mi-ours de *La Peau de l'ours* de Joy Sorman ou à celui de *Truismes* de Marie Darrieussecq) donne lieu à un renouvellement formel et ontologique essentiel : non seulement les violences faites aux animaux participent d'une forme inacceptable de domination « spéciste » que l'écrivain dénonce avec empathie, mais le langage de la nature change la nature du langage et le décentrement de la parole humaine rêve de produire un effet de défamiliarisation aux bénéfices cognitifs qui est l'occasion d'une expérience éthique pluraliste, au bénéfice d'une meilleure manière d'habiter le monde vivant.

Tout autant que ces projets imaginatifs ou les récits de dénonciation documentaires ou documentés (par exemple *La Malchimie* de Gisèle Bienne ou *Les Fils conducteurs* de Guillaume Poix) les utopies et surtout distopies écologiques constituent un autre type d'expérience de pensée dans laquelle la vigilance littéraire dénonce les risques pesant sur les écosystèmes ou les menaces d'extinction des espèces animales : avec les inquiétudes relatives aux technologies de surveillance et d'intelligence artificielle, la fiction collapsologique centrée sur la destruction de l'environnement et ses conséquences est centrale à notre imagination de l'anthropocène.

La littérature écologique a pour le XXI^e siècle l'importance qu'a eue la littérature engagée pour le XX^e : elle en est la « repolytisation » pour employer un beau néologisme d'Antonio Damasio. On le voit dans ce recours des politiques de la terre à l'imaginaire : l'écologie féconde la littérature et favorise non seulement l'interdisciplinarité entre la biologie, les sciences

physiques et les sciences humaines et sociales de (l'anthropologie ou la sociologie), mais aussi les hybridations des discours. Pour restaurer ou produire comme un « monde sans coupure » pour prendre une formule suggestive de Maylis de Kerangal décrivant l'océan dans lequel se meut une baleine, les écrivains se font éthologues ou géologues et les philosophes, écrivains. Dans la filiation des textes inclassables d'une Anna Tsing (*Le Champignon de la fin du monde*, 2017), les méditations de Nastassja Martin sur les fauves, celles de Vinciane Despret sur les oiseaux ou celles de Jean-Baptiste Morizot sur les loups, empruntent à la littérature des méthodes d'enquête et de réflexion qui sont autant de nouvelles écritures du savoir où le sensible devient indispensable à l'analyse.

Loin d'être un effet de mode, en démontant l'opposition nature/culture, le sens de la supériorité humaine et les faux partages, en renouvelant des questions littéraires aussi essentielles que celle des genres, des personnages et du point de vue, l'écocritique est une vraie rupture épistémologique qu'il s'agisse d'introduire la puissance des métaphores écologiques pour penser les écosystèmes littéraires ou de proposer de « naturaliser » l'esthétique par rapprochement par l'intermédiaire des sciences cognitives de processus existants chez les animaux comme le fait Jean-Marie Schaeffer en proclamant « la fin de l'exception humaine » : on rêverait une histoire littéraire environnementale aussi ambitieuse que la remarquable *Histoire environnementale des idées politiques* de Pierre Charbonnier (Seuil, 2020). D'ici là, les pistes de méditations poétiques ou romanesques ne manquent pas, comme les programmes d'action permettant de se comporter avec « diplomatie » (Baptiste Morizot) à l'égard des autres habitants de notre terre et d'éviter de voir le vivant disparaître de notre expérience du monde : dans ce programme idéaliste, c'est peut-être en sortant de lui-même que l'homme doit désormais se trouver.

Alexandre Gefen